L'ABEILLE DE DEMAIN.

SOMMAIRE.

L'œuvre de M. Bayle.
Un Lâche.
A Delaire : poésie.
La Dentelle.
Les Vautours de Paris, Feuilleton du Dimanche (suite).
Mondanités, chiffon.
L'Actualité, etc., etc.

Fin d'un Procès.

Dans nos dépêches on a lu hier, l'arrêt rendu en France par le Tribunal Civil de la Seine dans le procès intenté à la Compagnie du Canal de Panama par la République Colombienne, arrêt auquel devait s'attendre tout homme ayant le sentiment de la justice et des convenances.

La question Panamienne, car il y en a une depuis bien des années, vient d'entrer dans une phase nouvelle, et c'est dû à l'intervention des tribunaux français.

On sait la mauvaise foi dont a fait preuve la Colombie dans ses relations avec le gouvernement américain à la conclusion du traité du Canal de Panama. Après avoir consenti à céder certains privilèges, certaine propriété territoriale pour une somme de vingt millions de dollars, croyant pouvoir en obtenir davantage, quelques millions de plus, la Colombie fit une volte-face, trahit de la façon la plus indigne la confiance que les Américains avaient placée en elle et se refusa absolument à faire honneur à ses obligations, à ses engagements.

Ceux qui ont suivi avec quelque intérêt cette affaire de Panama savent les complications internationales qu'elle fit naître ; savent qu'au sein même de la Colombie deux partis furent aux prises pendant de longs mois, et qu'enfin les Panamiens par un coup d'Etat refusèrent de subir plus longtemps le joug par trop pesant de la Colombie et formèrent une République indépendante.

Le coup était bien monté et s'opéra sans grande secousse. Les Etats Unis qui étaient dans le voisinage du théâtre de la révolution, qui en étaient même les témoins, ne prirent nullement part au mouvement, mais ils prêtèrent aux insurgés leur appui moral, et les autres puissances ne tardèrent pas à en faire autant.

Le nouveau gouvernement put s'organiser sans coup férir, sous les yeux et avec l'approbation des Puissances qui avaient des intérêts à démêler avec messieurs les Colombiens, et qui ont dû se féliciter de la tournure qu'avaient prise les choses ; l'avenir pour elles s'estompait sous un aspect plus favorable.

La Colombie en perdant Panama, se trouvait non seulement privée des millions qui devaient lui être versés ; mais encore c'était une humiliation par trop grande qui l'amoindrissait aux yeux du monde entier et à ses propres yeux.

Un dernier effort lui restait à tenter, peu de nature à lui valoir la considération des peuples ; mais qui, s'il était heureux, serait un prétexte, une excuse, derrière lesquels elle se retrancherait pour justifier ce que d'autres qu'elle, bien entendu, ont appelé sa trahison.

Inutile de rappeler ici les considérants qui ont motivé l'arrêt du Tribunal Français. L'arrêt, nous le répétons, est juste, bienséant et permet, dès aujourd'hui, aux gens intéressés au creusement du Canal, de préciser nettement leurs desseins.

On croit que l'entreprise est trop gigantesque pour qu'elle soit accomplie, terminée dans un délai qui permettra à la génération actuelle de jouir de ses bienfaits. Il est osé de jouer au propriété ici, ce nous semble. Nous savons que le travail est considérable, et que contre son achèvement, bien des obstacles militeront ; mais les Américains ont l'activité, l'entregent, l'opiniâtreté qu'exige la tâche, et ils ont surtout les capitaux, ce puissant levier qui met tout en branle, et qui rend possible même l'impossible.

LES MOUVEMENTS —DU— Général André.

Dimanche dernier, le général André, le ministre, s'est rendu à Angers, pour inaugurer, dans cette ville, une nouvelle caserne, et, en même temps, pour représenter le gouvernement au centenaire de l'Ecole d'arts et métiers de cette ville.

A cette occasion, il a passé à Angers, une revue de toutes les troupes de la garnison (135e régiment d'infanterie, 25e dragons et 6e génie).

Le général a fait une tournée dans les différents casernements de Paris où des cas de fièvre typhoïde avaient été signalés :

Il a visité successivement, les casernements de l'Ecole militaire, le quartier Dupleix, occupé par le 1er régiment de cuirassiers, et, enfin, la manutention militaire du quai Debilly, occupée par une partie des commis et ouvriers d'administration des sections de Paris.

Cette inspection tout à fait inopinée a porté spécialement sur la salubrité des locaux, les soins de propreté prescrits aux hommes et les mesures hygiéniques prises ou à prendre.

Contrairement à ce qui a été dit par certains journaux, il ne s'était produit aucun cas de fièvre typhoïde à la caserne de Babylone.

Le ministre de la guerre a pu se rendre compte par lui-même que l'épidémie ne présentait aucun caractère de gravité alarmante.

Il a pu relever en même temps quelques observations inattendues. Ainsi, à l'Ecole militaire, les cas de fièvre typhoïde n'ont pas été constatés chez tous les corps de troupe stationnés dans les casernements bien que tous ces corps fassent usage de la même eau. Seul le 103e de ligne a été atteint : d'où il semblerait résulter que l'eau n'est pas la seule cause du commencement de contamination.

De son côté, le service de santé a immédiatement mis en application les mesures préventives nécessaires.

La Défense de Cherbourg.

Ces jours derniers l'exercice de mobilisation générale à Cherbourg a très bien réussi. Il a été suivi d'une attaque de la rade par des torpilleurs mobilisés qui devaient, leurs feux éteints et sous les feux chercheurs des projecteurs de la digue de Chavagnac et de l'île Pelée, tenter, sans se laisser découvrir, le forcement des passes de la rade.

Les généraux présents ont pu se rendre compte de l'efficacité des appareils photo électriques qui ont parfaitement fonctionné.

La naturalisation en France.

Le chiffre des naturalisations, pour l'année 1903, d'après une statistique publiée dans l'"Officiel" ces jours derniers, est de 2,130, en diminution de 66 sur l'année 1902.

Sur ces 2.130 naturalisations, 1,564, soit 73 p. 100, s'appliquent à des hommes, et 566, soit 27 p 100, à des femmes.

Parmi les 1.564 hommes naturalisés en 1903, 1,462 résidaient en France depuis plus de 10 ans, et 102 seulement depuis moins de 10 ans ; 286, c'est-à-dire un peu moins du cinquième (18 p. 100 étaient nés en France et 1,278 à l'étranger.

113 individus ont été naturalisés après 3 ans de domicile autorisé en France ; 1,359 après une résidence non interrompue de 10 années ; 4 après l'année seulement de domicile autorisé, pour services importants rendus à la France ; 42 ont également obtenu la naturalisation un an seulement après leur admission à domicile parce qu'ils avaient épousé une Française ; 46 ont bénéficié des dispositions de l'article 12, paragraphe 2, du code civil, en sollicitant la naturalisation en même temps que leurs parents.

Il n'a pas été fait application en 1903 de l'article 4 de la loi du 26 juin 1889, relatif aux descendants des familles expatriées lors de la révocation de l'édit de Nantes. Cet article avait été appliqué à trois personnes en 1902 et n'avait pas été appliqué en 1901.

Le classement des hommes naturalisés fournit les indications suivantes au point de vue de l'âge : Moins de 25 ans, 132 ; de 25 à 30 ans, 184 ; de 30 à 35 ans, 270 ; de 35 à 40 ans, 329 ; plus de 40 ans, 649.

Au point de vue de l'état civil, la répartition est la suivante : mariés à des Françaises, 761 ; mariés à des femmes étrangères, 425 ; célibataires, 329 ; veufs ou divorcés, 46.

Au point de vue de la profession, on a constaté : propriétaires et rentiers, 12 ; professions libérales, 85 ; industriels et commerçants, 159 ; employés de commerce et d'administration, 108 ; ouvriers dans la petite industrie, 743 ; ouvriers dans les grandes usines, chantiers ou mines, 85 ; travailleurs agricoles, 88 ; marins pêcheurs, 36 ; journaliers, 188 ; sans profession ou diverses, 60.

Au point de vue de la nationalité d'origine, il y a eu : 550 Italiens, 362 Belges, 211 Alsaciens-Lorrains, 86 Allemands, 68 Espagnols, 63 Suisses, 59 Russes, 48 Luxembourgeois, 32 Autrichiens, 17 Anglais, 8 Grecs, 5 Hongrois, 5 Polonais, 50 divers.

Ces proportions sont à peu près les mêmes que celles des années précédentes ; on peut, cependant, y relever, comparées à celles de 1902, des augmentations de 3 0/0 sur les Italiens, de 1.50 0/0 sur les Espagnols, de 1 0/0 sur les Russes, et des diminutions de 2 0/0 sur les Luxembourgeois, de 1 0/0 sur les Belges, les Alsaciens-Lorrains, les Allemands et les Suisses.

NOTRE POISSON D'AVRIL.

Le poisson que nous avons servi hier à nos lecteurs—le rire est de circonstance le 1er avril—nous est une occasion de dire un mot de chacun des quatre navires de guerre français dont nous avions formé l'escadrille se rendant à St-Louis, à la condition que le fleuve s'y prêtât, car on sait que la navigation du Mississipi entre la Nouvelle-Orléans et St-Louis est absolument interdite aux navires de fort tonnage.

Le "Carnot", cuirassé d'escadre à tourelles, type "Charles-Martel", qui a été lancé en 1894 à Toulon, devait primitivement s'appeler le "Lazare-Carnot", en mémoire du grand homme de guerre de la première République. C'était à l'époque un des navires les plus puissants que possédait la France au point de vue du tonnage, car il déplace 12,000 tonneaux, chiffre qui n'était dépassé par aucun navire de sa flotte, sauf le "Bouvet" (12,200 tx.)

Le "Carnot," entièrement construit en acier, mesure 116 mètres de bout en bout, il a 22 mètres de large, et son tirant d'eau est de 8 m. 30. Il est à deux hélices, et ses 15,000 chevaux de force doivent lui imprimer une vitesse de 18 nœuds. Son approvisionnement normal de charbon est de 500 tonneaux.

La cuirasse du "Carnot" est épaisse de 45 centimètres à la ceinture, et de 37 pour les tourelles qui renferment quatre canons, dont deux de 27 et deux de 30 1/2 centimètres. Le pont cuirassé mesure 70 millimètres d'épaisseur.

Outre les canons ci-dessus, le "Carnot," possède un armement formidable, tout à tir rapide : à savoir : huit canons de 14 c/m., quatre de 65 m/m., seize de 47 m/m., huit de 37 m/m. et huit canons-revolvers. En plus, il est muni de sept tubes lance-torpilles.

Ce grand cuirassé porte en tout 625 hommes d'équipage, officiers compris.

L'"Amiral Charner", et non Channon comme nous l'a fait nommer un typographe, est commandé par M. le capitaine de vaisseau Cordier. Ce navire est un grand croiseur de 1re classe, en acier, de 106 mètres de long sur quatorze de large, avec 6 mètres de tirant d'eau, 4,750 tonneaux de déplacement et cuirassé à 92 millimètres à la flottaison. Il porte deux canons de 19 c/m en tourelle, six de 14 c/m, quatre de 65 m/m et quatre de 47 m/m, tous à tir rapide, plus six canons-revolvers. Il développe 7,200 chevaux et marche 18 nœuds. Il est monté par 370 hommes d'équipage.

Le "Latouche-Tréville", croiseur de 1re classe, en acier, du même type que le précédent est semblable aux points de vue des dimensions et de l'armement.

Le "Suchet", croiseur de 2e classe, en acier, de 97 mètres de long, de 3,027 tonneaux et de 19 nœuds de vitesse avec 9,000 chevaux développés. Il est armé de six canons de 16 c/m, huit de 47 m/m, tous à tir rapide, huit canons-revolvers et quatre affûts lance-torpilles. Le "Suchet" est monté par 335 hommes d'équipage.

Exposé de situation.

Washington, 1er avril — Le contrôleur de la monnaie a demandé un exposé de la situation des banques nationales à la clôture des affaires le lundi 28 mars.

—o—

CORRESPONDANCE

M. Sylvain Vidalat, président de l'Orphéon français, nous communique la lettre ci-dessous qui s'explique d'elle-même :

CONSULAT DE FRANCE
A
LA NOUVELLE ORLÉANS.

La Nlle Orléans, le 25 mars 1904.

Monsieur le Président,

Désireux de témoigner ma sympathie à la Société de l'Orphéon Français, et d'encourager son œuvre, j'ai le plaisir de vous informer que je mettrai à votre disposition une médaille d'honneur destinée à être offerte le 14 juillet prochain à l'un des membres les plus méritants de la Société qui sera désigné par elle.

Veuillez croire, Monsieur le Président, à mes sentiments tout dévoués.

PIERRE RICHARD.

Monsieur Vidalat,
Président de l'Orphéon Français,
Nouvelle-Orléans.

THEATRES.

GRAND OPERA HOUSE.

Les habitués du Grand sont toujours nombreux aux représentations de "Jesse James," le mélodrame le plus mouvementé qui soit.

"Why Women Sin?" tel est le titre de la pièce de la semaine prochaine. Titre alléchant, et pièce d'une haute moralité.

ST. CHARLES ORPHEUM.

Le vaudeville, tel qu'il se donne à l'Orpheum, y attirera toujours la foule. Les artistes cette semaine sont vraiment excellents : Geo. N. Daly dans ses scènes et chansons comiques ; Eddie Girard, Jesse Gardner, Clara et Arthur Zalerinni, Walter E. Deeves, dans leurs genres divers.

Nous avons reçu la carte de Miss Mabel Mc Kinley qui tient le premier rang dans la troupe qui nous vient la semaine prochaine.

CRESCENT.

Encore deux représentations au Crescent de la comédie qui a fait salle comble tous les soirs depuis dimanche dernier, "A Friend of the Family."

L'affiche nous promet pour la prochaine huitaine, "A Girl from Dixie".

TULANE.

"The Vinegar Buyer" a amusé un nombreux parterre tous les soirs au Tulane depuis dimanche dernier. L'inimitable Exra Kendal s'y est montré comédien fini.

C'est un artiste de grand renom qui occupera cette scène dès dimanche prochain, Miss Fay Davis dans "Whitewashing Julia."

MOTS POUR RIRE

La Russie vient de déclarer qu'elle considère le riz comme contrebande de guerre.

—Pourquoi ?

—A cause de la poudre de riz.

Illusions maternelles.

Mme Berlureau.—Dites-moi, monsieur, ne croyez vous pas que ma fille fera une pianiste distinguée ?

Le célèbre professeur.—Je n'en sais rien du tout madame.

Mme Berlureau.—Mais enfin, ne trouvez vous pas qu'elle a un peu ....quelque chose....de ce qui fait les virtuoses du piano?....

Le professeur, agacé.—Oui, madame....elle a deux mains !....

DEPECHES Télégraphiques

Mort à son poste.

New York, 1er avril—Pendant qu'il faisait une opération difficile dans un hopital de Brooklyn, le Dr Stephen P. Truax, un "gynecologiste" bien connu, a été pris de faiblesse, et il s'est rendu en chancelant dans une salle contiguë où il est mort quinze minutes plus tard.

Le Dr Truax avait eu la grippe compliquée d'un affaiblissement du cœur, mais cédant à une urgente sollicitation il s'était rendu à l'hôpital où devait avoir lieu une opération de l'obstétrique. Intéressé par le cas il l'avait immédiatement entrepris, mais se sentant soudainement pris de faiblesse, il s'écarta de la table d'opération, et remit le scalpel à un autre chirurgien qu'il pria de compléter le travail.

Pendant que son remplaçant sauvait la vie de la malade le Dr Truax, étendu sur un lit volant tout près, diagnostiquait son propre cas et demandait de la strychinine et de l'oxygène pour la dilatation de cœur dont il était atteint.

Voyant que les remèdes n'agissaient point il se déclara perdu et il expira en effet peu de temps après.

—o—

Triste fin.

New York, 1er avril—Patrick Farrell, un vieillard employé comme gardien de nuit d'un Dock de Brooklyn, a été trouvé mort dans la petite baraque qu'il habitait seul. Comme on ne l'avait pas vu depuis plusieurs jours un agent enfonça la porte et trouva le cadavre étendu sur le parquet, couvert de rats du quai qu'il eût beaucoup de peine à chasser. Près de $1.00 furent trouvés cachés dans la hutte avec un memorandum démontrant que depuis deux ans Farrell avait vécu de $1.31 par semaine.

—o—

Nouvelles russes.

New York, 1er avril — Le général Tseng Chi, commandant les troupes chinoises dans la Mandchourie, a notifié le gouvernement, dit une dépêche de Pékin au "World", que les Russes ont saisi l'arsenal de Kirin, entre Harbin et Moukden, et s'en servent pour fabriquer des munitions qu'ils ne cessent de livrer.

Le général Tseng Chi assure que les Russes ont l'intention de lever un corps de 50.000 Mandchous qui relèvera les gardes russes qui patrouillent le chemin de fer de la Manchourie.

—o—

NOUVEAUX REGLEMENTS.

St-Louis, 1er avril—Outre les $150,000 offerts par l'Exposition Universelle à ceux qui remporteront la victoire dans le concours aérostatique par un changement apporté dans les règlements, des prix sous forme de certificats, médailles, etc., seront offerts à ceux qui n'auront pas gagné des prix d'argent.

Ce changement a été apporté à cause de l'invitation faite à l'archiduc Léopold Salvator d'Autriche de prendre part au concours.

—o—

Statue de la Victoire

St-Louis, 1er avril—Une statue de grandeur naturelle représentant l'œuvre de Mlle Eve yn B. Longman, de la ville de New York, ornera le dôme de la salle d'amusements, qui est le point central de ce que l'on nomme le "principal tableau de l'Exposition universelle."

Mlle Longman a donné à sa statue la forme d'une jeune femme tenant une couronne de laurier au lieu de celle de l'ange traditionnel.

—o—

RECORDS BATTUS

San Francisco, 1er avril—La frappe d'or qui avait lieu à l'hotel de la monnaie de cette ville depuis le mois de février dernier a été terminée hier, et a battu sans aucun doute tous les records de monnayage d'or depuis que l'usage de la monnaie a été établi dans le monde civilisé. Le montant frappé pendant ce mois s'élève à $33,112,500, une moyenne de plus de $1,000,000 par jour.

—o—

Le général Allen.

Séoul, Corée, 1er avril—Le général de brigade H. T. Allen, l'officier américain nommé pour suivre les opérations de l'armée japonaise, est revenu de Ping Yang à Séoul. Il dit que dans le nord de la Corée les chemins sont en très mauvais état et que les Russes ont perdu d'excellentes occasions de profiter des obstacles naturels offerts par le pays pour s'opposer à la marche des Japonais.

Le général Allen croit que les Russes ont évidemment l'intention de lutter sur le Yalou.

L'ABEILLE
—DE LA—
NOUVELLE-ORLEANS

Trois Editions Distinctes
Edition Quotidienne,
Edition Hebdomadaire,
Edition du Dimanche

ABONNEMENTS PAYABLES D'AVANCE:

EDITION QUOTIDIENNE

Pour les Etats-Unis, port compris :
$12 ..Un an | $6.....6 mois | $3.....3 mois

Pour le Mexique, le Canada et l'Etranger, port compris :
$15.15..Un an | $7.55...6 mois | $3.80..3 mois

EDITION HEBDOMADAIRE

Paraissant le Samedi matin

Pour les Etats-Unis, port compris :
$3.00..Un an | $1.50..6 mois | $1.00..4 mois

Pour le Mexique, le Canada et l'Etranger
$4.05..Un an | $2.05..6 mois | $1.25..4 mois

Les abonnements partent du 1er et du 15 de chaque mois.

EDITION DU DIMANCHE

Cette édition étant comprise dans notre édition quotidienne, nos abonnés y ont donc droit. Les personnes qui veulent s'y abonner doivent s'adresser aux marchands.

Nos agents peuvent faire leurs remises par MANDATS-POSTAUX ou par TRAITES SUR EXPRESS.

Feuilleton

—DE—

L'Abeille de la N. O.

No 73 Commencé le 7 Janvier 1904

LES LARMES DE L'AMOUR.

Grand Roman Inédit

Par PIERRE SALES

TROISIEME PARTIE

VII

LE COMMENCEMENT DE LA SAGESSE.

Suite.

L'entr'acte était venu, il bousculait ses voisins pour sortir de la petite salle.

Il se précipita dans le jardinet qui est le foyer du public et où l'on sert des consommations ....Et il faillit s'élancer vers un escalier découvert, qui devait conduire aux loges des artistes ....Il en apercevait quelques-uns, sur un balcon qui faisait saillie, au premier étage....Il ne demandait rien à personne : il aurait renversé qui l'aurait arrêté....

Mais soudain, en un recoin sombre, il aperçut une silhouette affalée... le pauvre Poinsonnet, s'accoudant à une table, le visage à demi caché dans les mains.

Il était donc venu, aussi, malheureux père !....

Devant lui était un carafon de cognac.

Brusquement, alors, Poinsonnet s'en versa un verre, le but d'un coup et puis retomba dans sa torpeur, le visage toujours entre les mains....Mais Claudet comprit qu'il devait guetter, lui aussi, à travers ses doigts, la sortie de la perverse créature qui les faisait tant souffrir, les humiliait tant tous les deux.

Et il n'osa plus avancer.

Au bout d'un instant, même, il reculait, se dissimulait aisément derrière des spectateurs. Puis il parvenait à gagner un recoin, lui aussi. Quelle folie l'emportait, tout à l'heure !.... Et avait-il de droit de se mêler d'une vie qui s'était si résolument écartée de la sienne !....

Quelques minutes s'écoulèrent. Puis, au moment où retentissait la sonnette annonçant la fin de l'entr'acte, Amandine apparut, au haut de l'escalier, enveloppée dans un manteau de drap blanc, incrusté de larges appliques d'or, donnant l'impression d'un tel luxe que l'âme de Claudet saigna un peu plus.

Poinsonnet s'était levé..... mais n'osait pas avancer.

Et, du reste, un homme se dressait derrière la petite chanteuse, puis passait devant elle pour lui offrir la main, personnage de grande élégance, le visage tout rasé, l'œil gauche crispé sur un large monocle.

Amandine, appuyée sur son poing, descendait radieuse.

Un éblouissement passa devant les yeux de Claudet, et il ne vit plus rien.

Quand il se reprit un peu, le public rentrait dans la salle pour la seconde partie du spectacle.

Il allait partir, lui, n'ayant plus envie de rien entendre, puisqu'Amandine n'était plus là....

Mais il aperçut encore Poinsonnet qui, tremblant, hésitant, rôdait autour d'un garçon et qui, lorsqu'il se crut seul avec ce garçon dans le jardinet, finit par l'aborder.

—Voilà ! dit-il en lui remettant cinq francs ; c'est pour mon verre d'eau de vie..... Gardez ! gardez ! ajouta-t-il vivement, comme le garçon cherchait sa monnaie .... Seulement ....vous allez me dire....

—Quoi donc ?

—Vous avez parlé tout à l'heure, vous à ces messieurs. Je vous ai vu....

—Quels messieurs ?...

—Ceux qui vous ont demandé le chemin pour monter à la loge de mademoiselle Mandinette.... Et le grand y est allé, tout seul....

—Dites donc !....Mais qu'est-ce que ?

—Oh ! interrompit Poinsonnet, bien tristement, je ne veux pas autre chose que savoir .... savoir....

Et il courbait la tête vaincu.

Puis il fouilla dans sa poche, donna encore une pièce au garçon, en lui faisant observer que si ce n'était pas lui, un autre.... ou la voix publique, lui dévoilerait avant longtemps ce secret de polichinelle.

—Est-ce que vous êtes donc ? ....fit le garçon.

—Que vous importe !....N'est-ce pas assez payé, un renseignement qui doit être connu de tout le monde dans la boîte ?....

—Ma foi, après tout !....

Et le garçon haussa les épaules ; puis il prononça presque fier, comme si la gloriole de ce titre s'étendait à lui :

—C'est de la haute, mon bonhomme ; pas moins qu'un duc ....Je le connais bien. Je l'ai assez servi au Café de Paris ; le duc de Herford-Douglas ...Et l'autre, j'sais pas son nom ; mais son parent puisqu'il l'appelle son oncle....

—Ah....ah....Et, murmura Poinsonnet, accablé par cette chose colossale, sa fille avec un duc ; et....qu'est ce que ça peut être que ce duc de ...de Herford....Vous avez dit ?....

—Herford-Douglas !

—Herford.... Dou....glas.

C'était bien inconnu pour lui ; et il aurait voulu d'autres détails.

—Mon brave, fit-il familièrement, j'ai assez payé mon carafon, pour t'en offrir un verre !...

Le garçon jeta un coup d'œil autour de lui.

Sauf Claudet, absolument dissimulé derrière un pilier, ils étaient seuls.

—C'est pas de refus, dit-il.

Et quand il eut lampé le verre et fait claquer sa langue, lui aussi devint très familier.

—T'es donc pas de Paris, le vieux ?

—Tout de même....Mais v'là quéque temps qu'on ne s'y est promené....

—Eh bien ! quand tu t'y seras balladé.... surtout dans les endroits où on s'embête pas, tu sauras qu'il a pas son pareil, celui-là, pour dénicher les fruits verts !.... Ce qu'il lui en a passé sous le monocle !...

Et soudain, un geste d'indignation, tandis que Poinsonnet lui versait encore un verre.

—Si c'est pas une pitié, ces gens là !....Il a la plus belle femme de Paris.... Je l'ai vue aux courses.... Et un grand fils, si beau, que pas une jolie fille ne peut le voir sans....Seulement, lui, c'est connu : tout le contraire du papa ; et, malgré toute sa galette, on ne lui a jamais vu de maîtresse.... Toujours en auto. Et du quatre-vingts à l'heure.... c'est connu encore.... Voilà mon bonhomme.... tout ce qu'on peut te dire !.... Ah ! tous ces gens de la haute !....

Claudet se sentit glacé.

C'est à cela qu'avait abouti l'adorée, — pour qui il avait tout brisé.

Il ne voulut pas en entendre davantage ; et, doucement, il se glissa hors de la cour, regagna la rue.

Quand il put respirer largement l'air du boulevard extérieur, il eut comme un élan qui le redressait au-dessus de ces turpitudes ; et la confiance lui revint, qu'aujourd'hui même, il allait trouver du travail !

Il était enfin guéri de sa jeunesse et vainqueur de l'amour malsain qui avait failli l'empoisonner !

VIII

GRANDE FAMILLE.

C'était un très beau jeune homme, en effet, que le fils du duc de Herford Douglas et qui lui ressemblait d'une étrange manière, bien que, par le regard, il fût absolument différent de lui, et plus encore par l'âme, par toutes les aspirations de ce jeune cerveau, que depuis son enfance, le duc prenait plaisir à torturer, sous prétexte de lui apprendre la vie.

Mais jamais leur antinomie n'avait éclaté comme ce matin, dans la vaste pièce, où James avait l'air de comparaître devant son père comme devant un juge.

C'était un cabinet, donnant sur un jardin encore assez grand pour permettre de croire que, dans cet hôtel de la rue de la Chaise, on était à cent lieues de Paris, et dont les murs garnis de bibliothèques et de sévères portraits formaient aussi le plus piquant contraste avec les escapades de gamin vicieux, qui étaient à peu près toute l'existence de ce grand seigneur.

Mais il est très fréquent que l'individu qui ne connaît aucune retenue pour sa vie du dehors, n'en affecte que plus de hauteur avec sa famille. Et le duc avait, ce matin, les paroles les plus grandiloquentes pour admonester son fils, qui venait de le blesser profondément :

—Oui, très profondément, James.... Car laissez-moi vous donner encore ce nom, bien que vous veniez de vous affubler de celui de Jacques et du titre de...

—Ne m'avez vous pas dit, mon